
Civilisations et arts « dits » barbares

par André Clément

Conférence du 10 février 1961

1961 a été l'année choisie pour la célébration du XIII^e Centenaire de l'Abbaye Royale de Notre-Dame-de-Chelles.

Il y a déjà un certain temps, je vous avais parlé de ce sujet en vous indiquant que nul ne pouvait préciser une date certaine. M. Jean Hubert a été formel sur ce point. En effet aucun texte ne confirme ni infirme celle qui pourrait être choisie entre 657 et 661. Il ne faut donc voir dans les manifestations qui viennent de se produire à Chelles que le rappel d'un principe. Entre ces deux extrêmes a été fondée cette abbaye dont nous sommes fiers.

Des circonstances locales les ont retardées. Mais le fait est là ! Une très grande abbaye était fondée par une Reine de France, sanctifiée par l'Église.

Ce devait être le point de départ d'études sur cette période lointaine et de fait nous avons cherché à rappeler cette époque. Quelle époque ! Celle que, selon M. Édouard Salin, dans son avant-propos du catalogue de l'Exposition « La Reine Bathilde et son temps » semble avoir démontré comme étant à l'origine, à la création de la France ; une sorte de creuset où s'étaient cristallisés tous les éléments constitutifs de notre peuple : celtes autochtones (en admettant qu'ils soient à la base, ce qui est loin d'être démontré), romains qui ayant colonisé avaient apporté mœurs et culture, qui avaient déteint au moins pour partie sur la population précédente, et puis dans une sorte de grand remous tous ces peuples venus de l'autre bout de l'Eurasie. Ce grand mélange de races, de cultures, de techniques, constituera ultérieurement, après les vicissitudes que chaque nation possède dans son histoire, un ensemble, une unité. Monsieur Salin a raison. C'est à cette époque dite mérovingienne que pratiquement s'est créée l'unité française. Oh certes, qui peut dire qu'au cours des siècles tout n'a été que continuité. Non ! Mais depuis 15 siècles ce sont ces grandes migrations que sont ce qu'on appelle les grandes invasions qui semblent avoir été à la base de la création de notre nation, avec en finale le règne de Charlemagne, premier espoir d'une Europe unie (?) mais tout cela devait d'ailleurs chanceler, être revu, remis au point.

Certes notre pays a supporté depuis, dans le genre deux nouvelles invasions celles des Vikings et des Hongrois, pendant les IX^e et X^e siècles. Mais elles n'ont en fait que laisser des traces superficielles. Il y a eu assimilation des envahisseurs.

Le but de cet exposé qui ne veut pas être didactique sera de présenter des vues générales, en évitant autant que possible le rappel de faits historiques. Nous désirons simplement exposer quelques grandes idées, quelques faits d'ensemble et attirer l'attention sur eux.

On croit communément que les grandes invasions ont commencé en 375, quand du centre de l'Asie le peuple cavalier des Huns se jeta sur l'Europe. Cette marche en avant n'a laissé à ce jour aucun souvenir.

On peut, par contre, affirmer que la poussée hunnique eut pour résultat, de chasser de nombreuses tribus de leur habitat primitif pour les jeter à l'intérieur des frontières de l'empire romain et porter à celui-ci le coup de grâce.

Notre éminent confrère, Monsieur le Professeur André Piganiol, dans une conférence faite devant vous, nous a dit que ces invasions asiatiques étaient en réalité un exode, une fuite et citant plus particulièrement les Vandales nous a montré qu'en réalité c'était la peur qui les guidait.

Ainsi donc, l'irruption des Huns peut être tenue davantage pour le dernier acte du drame d'envergure que furent les grandes invasions que pour son prologue - prologue qu'il convient de reporter à un demi-millénaire plus tôt.

À cette époque déjà, de nombreuses tribus germaniques quittent les pays nordiques : les Goths abandonnent leur patrie scandinave (Gotland) pour s'établir sur les boucles de la Vistule ; les Lombards se fixent sur le cours supérieur de l'Elbe. les Burgondes emménageant en Poméranie. les Cimbres et les Teutons, eux, pénètrent jusque dans l'Italie du Nord tandis que des tribus de l'Allemagne du Sud (Suèves et Marcomans) prennent possession d'une partie de la France.

Tous ces remous, l'habileté politique de Rome allait les apaiser. L'empire préserve son sol de toute occupation germanique encore qu'il ne leur fut pas toujours possible d'empêcher les Germains de s'établir à proximité des frontières de ses provinces, circonstance qui doit d'ailleurs être considérée comme capitale pour l'étude de l'art à l'époque des invasions.

La conception selon laquelle ce n'est qu'en 406 après le retrait des dernières légions romaines envoyées en renfort d'Italie, que les Germains ont occupé le Rhin prête aussi flanc à la critique.

Cette occupation du Rhin ne constitue, elle aussi, que la dernière phase d'un développement de longue durée.

Sur le Rhin en effet les Germains constituaient déjà un demi-siècle avant la naissance du Christ, le fonds ethnique de la population.

À l'époque d'Auguste, une mince couche romaine qui déteignait sur l'élément autochtone, vient se superposer à celui-ci. Le Mur du Limes érigé entre le Rhin et le Danube forma d'ailleurs les digues à l'afflux de sang germanique. Mais il était loin d'être une muraille de Chine. Des produits romains ne filtrèrent-ils pas - en qualité importante parfois - en Germanie libre.

N'est-ce pas alors que, par le truchement de ces produits, l'empire romain fit face à la poussée germanique et incita les Germains, à qui fut donnée l'occasion de les apprécier et de les étudier dans les moindres détails, à les confronter avec leur nature et leurs aspirations artistiques.

D'autre part, cette époque fut capitale pour l'histoire des Germains : elle vit se nouer, entre les différentes tribus, des contacts étroits comme l'alliance des Francs et des Alamans, dont le résultat fut l'important épisode de 259/260. C'est que le Limes fut franchi et que les Germains prennent pied sur les rives du Rhin qui, de tout temps, fut un pont plutôt qu'une frontière. Cette première expédition amènera certains jusqu'en Espagne à Tarragone et personne ne leur aura empêché le passage. Signe de faiblesse certain d'un empire très riche et prospère, mais que les citoyens peut-être trop heureux ne savaient plus défendre.

À maintes reprises dorénavant on ne reverra des bandes germaniques atterrir sur la rive gauche du Rhin, pénétrer profondément en Gaule, puis regagner leur territoire, chargées de butin.

Parfois l'un ou l'autre groupe s'établit sur cette rive gauche du Rhin, même alors il est difficile aux Germains d'occuper le sol de l'empire autrement que de façon sporadique. D'autre part, la pénétration pacifique d'éléments germaniques croît en importance. Au cours du IV^e siècle les Germains accèdent aux plus hautes charges dans l'armée et l'administration impériales ; d'autres exercent même une certaine influence dans l'artisanat et l'industrie d'art. À l'art romain provincial cet apport étranger donne une nouvelle floraison.

C'est là que doivent être recherchées les sources de l'art stylisé des Francs du VI^e et VII^e siècle, cet art que nie systématiquement la représentation réaliste de l'homme et de l'animal pour le traiter comme un motif ornemental.

Ainsi donc quand les dernières garnisons romaines quittent le Rhin en 406, le champ est déjà ensemencé en vue d'une nouvelle moisson artistique.

S'il faut attendre le raid des Huns pour voir s'écrouler la puissance romaine en Gaule et sur le Rhin, les Francs sont devenus entre temps les fédérés de l'Empire et la garde des frontières contre les Alains, les Vandales, les Suèves,... leur a été confiée.

À la bataille décisive des Champs catalauniques en 451, les Huns sont mis en déroute grâce à l'appui des fédérés germaniques. Puis les Goths et les Burgondes fondent des royaumes indépendants en Gaule. Ne reste romaine qu'une petite province au centre de la Gaule, gouvernée par Syagrius qui, en 486, sera vaincu par Clovis.

Deux siècles séparent la chute du Limes sous la poussée des premiers envahisseurs germaniques et la bataille de Soissons, époque au cours de laquelle ceux-ci firent connaissance avec la civilisation provinciale du Bas Empire et eurent ainsi l'occasion de l'adapter à leur tempérament. Il nous est donc facile de comprendre que, malgré l'apparition de formes, de techniques et de motifs

inconnus à ce jour, nous allons rencontrer à l'époque mérovingienne, de nombreux produits qui ne sont que la continuation des produits du Bas Empire.

Tout cela devient compréhensible quand on considère le fait que vers 400 les artisans, les artistes n'ont pas évacué avec la même couche d'occupants, mais que potiers, orfèvres, maçons et verriers sont restés sur place.

Encore que le niveau culturel ait subi un abaissement considérable, ces artisans continueront d'exercer leur métier de génération en génération, selon des traditions ancestrales : on ne peut pas parler de scission radicale entre l'art au Bas Empire et celui des grandes invasions.

L'organisation industrielle, par contre, se transforma de fond en comble. Le commerce et l'industrie qui jouèrent un si grand rôle à l'époque romaine, entretenus qu'ils étaient par un remarquable esprit d'entreprise et une organisation capitaliste mettant en service tous les moyens possibles, disparurent complètement et furent remplacés par le paysannat. Même situation à l'est chez les Ostrogoths.

Vers le milieu du II^e siècle de notre ère ceux-ci quittent les bouches de la Vistule pour se diriger vers la Russie méridionale et le virage septentrional de la Mer Noire. Ils rencontrent une vieille civilisation et entrent en contact avec les colonies grecques et les centres culturels d'Olbia, de Kertsch.

Ces colonies étaient devenues depuis longtemps une sorte de bassin collecteur de différents courants culturels : aux dernières marées de l'hellénisme se joignaient des apports scythes et sarmates (c'est-à-dire chinois et sibériens) et sassanides dus aux peuples cavaliers de l'Asie et enfin à Byzance.

La conquête de ces villes n'apporte pas seulement aux Goths d'énormes quantités de métal précieux mais aussi la connaissance de l'Orfèvrerie locale et de ses techniques perfectionnées du sertissage du filigrane (application de fils d'or ténus) et du granulé (application de petits grains d'or).

Ils n'ont pas simplement repris et imité servilement les modèles qu'ils ont trouvés sur place, mais peu à peu ils les ont interprétés selon leur goût, soit avec l'aide de leurs propres artisans ; soit en faisant travailler à leur compte et selon leurs directives les orfèvres locaux.

C'est ainsi que chez les Goths de Russie Méridionale et en opposition avec les formes bien équilibrées du siècle précédent, se développe un style nouveau, le style polychrome, c'est-à-dire l'union du métal précieux et de pierres rutilantes (grenats, almandines) ou de verroterie.

Ces ornements ne seront plus répartis sur la plaque de métal par pièces séparées, ni dans un ordre symétrique, mais en grand nombre et dans un ordre fantaisiste.

Parfois même les pierres n'ont pas été taillées avec soin.

On a souvent l'impression qu'elles ont été simplement semées sur la surface du bijou pour en remplir les vides.

Oppositions entre la lumière et l'ombre, le repos et le mouvement comme le jeu des couleurs du métal et des pierres : voilà les principes directeurs de cet art.

Les techniques raffinées du filigrane et du granulé qui, depuis presque un millénaire avaient atteint leur apogée se firent plus frustes. Et pourtant l'appellation de barbare qui désigne ces œuvres gothiques semble déplacée.

Malgré leur manque de finesse et d'apprêt et sans doute pour cette raison, elles paraissent pleines de vitalité. Ce style particulier aux Goths s'étendit rapidement et grâce au raid des Huns, pénètre en Occident, au IV^e siècle.

N'a-t-on pas vu des Ostrogoths figurer dans la suite d'Attila lors de la grande bataille de 451 entre Chalons et Troyes ?

Ce sont les Goths qui ont dessiné la physionomie du bijou le plus commun des grandes invasions : la fibule. Celle-ci ne subira que d'insignifiantes modifications au cours des siècles suivants.

Mais rappelons combien sont caractéristiques certaines représentations humaines gravées sur des boucles provenant du Danemark. Leur influence en Rhénanie et en Gaule est certaine. L'importation de l'idée maîtresse avait été directe.

Les pièces d'équipement du tombeau de Childéric qui mourut en 481, et fut enterré à Tournai, nous présentent un décor polychrome dans toute sa splendeur.

Si nous prenons cette figure si particulière qu'est l'abeille, que certains tel le Professeur Herbert Kühn appelle la cigale et d'autres la mouche, nous la voyons venir de très loin, de Chine, de Sibérie, cette mouche dont l'exemple typique est celle du Musée de Laon, chose qui semble sans importance à première vue mais qui concrétise cette grande marche est-ouest.

Ce grand mouvement de techniques d'art venu d'Ukraine, de Crimée transmettant, quelque peu modifié et transformé cet art qui, quelques siècles avant - ce sont les spécialistes qui le disent - avait cours en Chine occidentale, sera peut-être à la base, ultérieurement au XII^e et XIII^e siècles de ces techniques d'orfèvrerie de la vallée de la Meuse et de Limoges.

Mais revenons encore à la chute de l'Empire.

Après 400 s'écroule à l'ouest une civilisation qui fut grande mais qui était fatiguée. Elle transmet son héritage à des peuples jeunes et vigoureux qui s'élèvent à leur tour par dessus les ruines d'un monde agonisant.

En d'autres termes la puissance de Rome se dissout après une existence de près d'un millénaire et les peuples germaniques deviennent ses héritiers.

En effet des souverains germains règnent non seulement en Espagne et en France, en Angleterre et sur le Rhin, mais ils exercent encore le pouvoir en Afrique du Nord, en Italie et dans les plaines du Danube.

Cet état de choses ne durera pas longtemps. En effet, les puissantes tribus des Ostrogoths et des Lombards en Italie, des Wisigoths en Espagne, des Burgondes en Suisse et dans le Sud de la France disparaissent à leur tour ou se romanisent complètement.

Ces peuples étaient devenus les maîtres des pays qu'ils avaient conquis mais ils n'y formaient qu'une mince couche d'occupant qui perdirent bientôt tout contact avec leur patron germanique. Seuls les Alamans et les Francs s'incrustèrent victorieusement sur le sol dont ils s'étaient emparé et conservèrent leur caractère germanique.

Les vainqueurs et les véritables héritiers des grandes invasions, ce sont les Francs. Après la réunion de leurs différentes tribus par Clovis en 486, ils réduisirent les Alamans en 496, les Wisigoths en 507, les Thuringiens en 531 et les Burgondes en 534.

Les faits historiques - historiques ou militaires - ultérieurs sortent du cadre que nous nous sommes imposés, nous désirons cependant montrer quelques grandes influences qui sont venues de l'extérieur.

Elles sont nombreuses. Influence de Byzance et plus spécialement de ce haut lieu de l'art qu'était Ravenne. M. Jean Hubert a montré les grandes voies de pénétration de cet art : vallées de l'Inn et du Danube, celles du Rhône et de la Saône. Notre belle chasuble de Chelles a sa place parmi les remarquables monuments dont on peut se servir pour tracer ces itinéraires.

Il y a aussi cette extraordinaire influence irlandaise, toute morale celle-là, et venant d'un pays où à cette époque même l'art religieux semblait s'exalter dans l'orfèvrerie, dans la calligraphie et la miniature de manuscrits si précieux pour nous.

Toute morale, mais quelle importance elle a eu en Brie.

C'est celle des grands missionnaires venus avant ou après Saint-Colomban. Parti de Bangor, au sud de Belfast, il eut, ce moine, un prestige extraordinaire. On ne saurait s'en rendre compte. Une manière de prophète d'Israël ressuscité au VI^e siècle, aussi carré dans ses discours qu'un Israël ou qu'un Jérémie, sur le visage de qui, assure un biographe « la force de Dieu éclatait visiblement », marcheur, prêcheur, défricheur infatigable, guérisseur, plus ou moins devin et en qui sa vieille ascendance irlandaise laissait sa trace de poésie et de mystère, d'amour de la nature et de rêve.

Rayonnant à travers la Gaule, il fonda l'abbaye de Luxeuil qui, pour des siècles, allait devenir un des hauts lieux de l'esprit dans les pays de l'est, une sorte de Mont Cassin français.

Les rois le vénèrent ou le redoutent.

Pour avoir dit son fait au roi Thierry il sera expulsé, mais malgré tout continuera son activité. Il créera des vocations, c'est Adon et Ouen qui fondent, Jouarre et

Rebais. C'est Fare qui adoptant la règle colombanienne fondera Faremoutiers dont découleront Jouarre et Chelles.

Puis après ce sera Mayence, Bregenz, Saint-Gall et Bobbio en Italie où il mourra.

Mais que de disciples il aura laissé : Saint-Philibert, Saint-Bertin, Saint-Omer, Sainte-Wandrille. Ce sera comme dit M. Daniel Rops, le miracle irlandais, second départ du christianisme d'un pays qui venait tout juste d'être baptisé. Tout ce monde criait la nécessité de la pénitence, dénonçait à haute voix les crimes et les péchés. L'influence de ce grand mouvement fut énorme : Sévère, rude parfois, mais nécessaire dans ce monde où le crime était chose habituelle. Notre ville en a été, à l'époque, témoin.

Saint-Benoît avec sa Règle plus souple et aussi peut-être l'autorité d'un pouvoir temporel plus stable, a laissé des monastères dont certains ont subsisté jusqu'à nous. Mais ils se sont bien souvent substitués à ceux de la Règle colombanienne qui, eux, avaient été les premiers.

C'est sur cette dernière présentation de tournure spirituelle que nous désirons terminer cet exposé, trop sommaire à notre goût, d'une époque qui constitue une sorte de charnière sur laquelle s'est articulée la suite de notre histoire Nationale.

André Clément

Nous considérons de notre devoir de dire que la présente étude a été établie en utilisant des textes parus par ailleurs. Citons par exemple :

Édouard Salin - Membre de l'Institut - *La Civilisation mérovingienne* (4 vol.)

F. Fremersdorf - Professeur Directeur du Römisch-Germanisches-Museum à Cologne - *L'Art à l'époque des Grandes Invasions* (traduction Marcel Arnaud)
Préface du Catalogue de l'exposition « Trésor d'art mérovingiens » Tournai 1953.